

**DEVOIR DE NARRATION ET EXPRESSION DE  
L'IDENTITE :**  
**l'autobiographie légitime défense et/ou lâcheté discursive**

Dr. FOUJIL DAHOU  
Université Kasdi Merbah -Ouargla

---

Quels sont les enjeux de la construction identitaire scripturale dans la pratique de narration ?

quelle perception de l'expression identitaire se donne-t-elle à lire dans la praxis d'écriture alourdie par les pesanteurs de la critique littéraire ?

Quelle méconnaissance de lui-même menace-t-elle l'écrivain dans son économie psychique vis-à-vis de la langue, partagé entre devoir de narration et expression de l'identité ?

Entre légitime défense et lâcheté discursive, l'écrivain se recherche une écriture de réconciliation qui soit aussi son propre procès de narration.

« (...) La maîtrise d'un très grand romancier consiste plus encore à intégrer et exploiter les obstacles qu'à les contourner. »<sup>1</sup>

L'identité est-elle un obstacle à l'épanouissement de la personne ou bien une chimère qui entretient et aide les incrédules à vivre leur pseudo indifférence, leur mal d'insouciance qui les inonde au détour de chaque mot figé par le trait de la plume ? L'homme est-il ombre de lui-même qu'il s'invente son miroir d'amertume sous prétexte de chagrin d'inspiration ?

L'écrivain, cet être de grande solitude, perdu dans les vastes étangs de la détresse scripturale, est-il capable de dialogue avec lui-même, avec cette petite voix intérieure et pourtant combien personnelle qui dérange l'ordre du monde ?

L'écrivain, cet être de mensonge, est-il en mesure de se débarrasser des contresens et des falsifications enveloppant les interprétations des libres consciences mobilisées par l'acte de lecture, inscrit dans la plus profonde des solitudes de l'homme aux confins de sa pensée ?

La pensée de l'écrivain a ceci de remarquable qu'elle s'enroule sur elle-même pour mieux s'envoler ; c'est une mise en orbite des idées les plus simples, celles qui expriment pleinement notre intimité confiée au langage. Nous avons malgré nous la faculté maîtresse de nous ignorer, d'ignorer la profondeur de nos sentiments pour ne plus nous complaire que dans un jeu d'écriture, captivés que nous sommes par l'infini des sonorités de la langue ; subjugués par cette force de séduction des mots pour perdre, cette puissance des images suggérées par un style en perpétuel recommencement.

Nous aimons à croire que l'écriture autobiographique implose en une réaction de défense contre l'effacement de nous-mêmes par l'éternité ; un mouvement de protection contre la perte de mémoire de nos semblables réfugiés dans leur amour-propre ou dans leur narcissisme pour n'avoir pas le courage de se dire aux autres, parce que méfiants envers les mots qui troublent ; parce que porteurs de destruction.

Confiés aux flots tourmentés des mots en rébellion, nous tentons de recomposer les puzzles déchirés de la conscience de notre humanité. Cette archéologie de notre pensée d'hommes traduit notre faiblesse de nous préjuger supérieurs aux autres créatures d'insouciance. Notre anthropologie nous déconcerte face à l'interrogation pronominale de notre verbe ésotérique.

Pourtant, nous sommes là ; présents et conscients de notre présence, tentant de nous re-présenter indéfiniment par le pouvoir intrinsèque des mots et la complicité des signes : cela se nomme l'Art.

L'art nous est vital parce que les hommes incroyants ont peur de la solitude, peur de mourir pour ne plus re-naître ; c'est-à-dire simplement être une fois encore par la vertu du préfixe de réitération. L'Art se donne alors comme soulagement à gagner, soulagement à posséder grâce à la faculté de compréhension. Dans l'incompréhension, les hommes se redécouvrent hésitants, incertains ; victimes de la faculté d'interprétation – ce droit de se rassurer par l'acte de lecture intransigeant envers les esprits faibles, ceux-là mêmes qui se donnent la lecture pour vulgaire divertissement verbal.

La lecture nous fascine et nous emporte au-delà de nous-mêmes. La lecture nous ramène à nos semblables car « l'écriture est la seule forme parfaite du temps ».2 Le temps est notre expression de vie ; il échappe à lui-même traversant la philosophie de l'homme soucieux de se détruire dans l'éternité des actes.

Nos actes sont notre seule et unique consolation de mourir paisiblement, au sein de la nature des événements troublants et troublés de l'humanité en dérive. Le genre humain s'est perdu et a perdu la confiance de la Création par vanité démiurgique. Une mort d'écrivain est toujours et infiniment pénible à vivre pour ceux qui lui survivent. Sa mémoire se déploie dans les limbes de son écriture ; dans les pages décharnées d'une critique en agonie pour avoir censuré un élan de vie en train de se dire aux autres hommes assoiffés de liberté et pourtant voleurs d'âmes en temps d'incertitude et d'égarement au nom de la juste cause.

Dans sa recherche de l'anti-solitude, l'Homme, cet être de parole, s'est donné l'ambition de se dire dans la pérennité ; c'est pourquoi il se confie à l'écriture pour devenir bientôt l'otage des mots qui reconfortent mais blessent aussi par démesure. Pour échapper à l'emprise de l'écriture rebelle, l'espèce humaine s'invente une faculté de littérature ; celle de prétendre contrôler l'écrit angoissant en l'absence de règles. Ces règles, l'Homme scripteur tente de les plier à sa volonté par le phénomène de la cohérence manifeste dans les textes –ces objets de perpétuelle méprise parce que traître à la didactique de la pensée en constante évolution. Telle est la profondeur de l'acte de solidarité de l'écrit et de sa cohérence dans l'esprit des lecteurs en attente, dans la perspective de l'anti-solitude que tente de perpétuer l'organisation textuelle. Communiquer l'acte de solidarité aux lecteurs, c'est leur donner les moyens de se prémunir contre le malentendu et le contresens ; contre la perversion de la forme pronomiale ; contre le malaise de l'incompréhension des autres, ces semblables de l'écrivain combien différents dans leur expression intolérante.

La finalité de toute recherche de soi consciente de sa dignité est de se poursuivre dans la plus totale des objections ; de se situer en porte-à-faux des certitudes personnelles. Aussi l'intention de se dire à l'autre dans la langue de l'aliénation est-elle une fructueuse rencontre d'abord et finalement avec soi, car toute écriture est par définition ce retour vers soi, ce repli de la pensée sur elle-même par la vertu de la réflexion en construction. Combien est-il déjà ardu de veiller à la cohérence de son texte dans la pure langue de son intériorité ; autrement plus délicat est-ce de s'adonner à l'articulation de son écrit dans la langue aliénée de la culture de la convergence/divergence parce que les mots en révolte nous trahissent. C'est pourquoi le dénoncer revient à accepter de se dire dans une parole en écriture constamment effacée et par conséquent doublement à réécrire au détour du sens de chaque mot figé par le trait de la plume.

Dans l'appétit existentiel le plus élémentaire, la maîtrise de l'œuvre de toute une vie par son appareil événementiel se veut, pour l'écrivain, la redécouverte de son sceau d'humanité, celui-la même qui prédestine le développement de sa conscience langagière dès la prime enfance pour revivre l'ineffable expérience de la parole première. De cette parole porteuse de l'étincelle d'humanité, les formes prosodiques façonnent la hiérarchisation du discours. un tel discours constitue un prélude à la dimension pragmatique du langage humain à partir de l'aventure

mystérieuse d'une écriture en perpétuelle construction, en renouvellement jamais achevé pour la plus grande richesse du folklore linguistique de l'homme en rencontre avec son semblable. Car au cœur même de la lecture se révèle la syntaxe de l'âme humaine, son émotion et sa plénitude d'être et de devenir.

L'ambition légitime de toute signature est de se donner à lire ; autrement dit de contenir ce pouvoir intrinsèque qui lui permettra d'être valorisée par autrui afin de vivre et de survivre dans la conscience et la mémoire culturelles de l'homme de réflexion. pour ce faire, tout oeuvre a la sublime prétention de retenir l'attention des autres par sa structuration, parfois des plus aberrantes mais toujours et immanquablement justifiée. Toute mémoire d'écrivain manifeste le désir évident de remporter ce pari ; c'est pourquoi elle s'organise en une dualité de l'intériorité et de l'extériorité ; du soi et de l'autre.

La tendance à réfléchir l'esthétique langagière exprime cet éternel souci de l'espèce humaine en mal de communication, à se rechercher des façons phonologiques et phonétiques de séduction : quand l'homme se retrouve incapable de convaincre, il développe alors sa faculté maîtresse à tenter de persuader. Parce que l'homme le sait, il ne se le pardonne jamais : en effet, «le langage est une lutte permanente entre le besoin d'exprimer la complexité de la pensée et le désir de maintenir la simplicité de l'expression.»<sup>3</sup>

L'écriture autobiographique ne manque pas de surprendre le non-initié par sa démarche toute ancrée dans la réalité psychoculturelle des écrivains, dans leur façon d'être et de se comporter aux détours des situations de communication les plus inattendues et les plus imprévisibles. L'écriture autobiographique révèle les individualités et les personnalités, qui composent le substrat psychique humain, non seulement aux autres mais surtout, là réside justement son intérêt majeur, à ces mêmes individualités et personnalités leur permettant de la sorte de se réaliser, de se dépasser phénoménologiquement dans cette rencontre fructueuse des valeurs officielles et des contre-valeurs singulières. L'écriture autobiographique nous apprend à nous reconnaître dans nos différences les plus constructives, dans cette construction, jamais achevée et toujours en achèvement, de notre identité plurielle ; plus légitimement dans nos identités. Mais parce que par définition l'autobiographie est de ces espaces de vie réduits, elle constitue irrémédiablement le lieu privilégié des dilemmes ; lieu et espace antagoniques qui exigent l'intervention de l'autocensure – même si « nul homme ne peut justement en censurer ou en condamner un autre, car, à la vérité, nul homme n'en connaît vraiment un autre. »<sup>4</sup>

La liberté est donnée à vivre non à comprendre. C'est pourquoi il existe immanquablement ce heurt scriptural qui distingue les individus et les générations ; ce heurt qui forge des langages originels et originaux. L'écriture autobiographique est de ces langages qui changent l'ordre préétabli non par esprit rebelle mais par volonté et désir de dire son être et de proclamer son devenir. Par ailleurs, parce que le heurt ne peut jamais et totalement être évité, il manifeste miraculeusement, la confrontation de la pensée libre de l'individu à la nécessité, parfois contraignante de l'Institution. Ce que Fernando Savater reprend remarquablement dans sa définition de «la politique [qui] est l'ensemble des raisons d'obéir et des raisons de se rebeller».<sup>5</sup> Telle pourrait être également la définition première de cette écriture en

continuelle explosion, de cette autobiographie de la contemporanéité en délire esthétique. En effet, « les idées, une fois nées, ne s'anéantissent plus ; elles peuvent être accablées sous les chaînes, mais, prisonnières immortelles, elles usent les liens de leur captivité.»<sup>6</sup>

Toute écriture tente de retrouver la conciliation qui la fonde, en d'autres termes la justification de son développement idéal. Pour l'autobiographie, il s'agit véritablement d'énoncer, voire de dénoncer, la réalité d'un phénomène littéraire où les interactions communicationnelles rendent les individualités et les personnalités, en l'occurrence les écrivains, à la juste mesure de leur malaise existentiel linguistiquement exprimé. Ce malaise, loin d'être pathologique, relève davantage de l'ethos à la recherche d'une parole symbolique mais suffisamment réaliste pour signifier à la raison sociale sa spécificité non sa discrimination. Parole de réconciliation, l'écriture autobiographique exprime sa légitimité et son authenticité à la face de la critique littéraire par ce retour aux sources primitives du langage et aux ressources de l'intimité en conscience. L'œuvre autobiographique a le mérite de tracer une cartographie esthétique de cette parole d'écrivain en éveil et de retracer les parcours néologiques de son être et de son devenir. Dès lors, ces écrivains, en « rupture linguistique », obéissent dans leurs pratiques bien malgré eux au schéma inédit d'une communication littéraire qui les incite à produire un auto-discours généré par une autocensure des plus sévères parce qu'en porte-à-faux des réels besoins langagiers personnels/individuels et des contraintes langagières académiques en termes de compréhension et d'expression.

Si la compréhension se veut intériorisation de l'étranger, l'expression comme extériorisation compose la plus impardonnable imprudence avec laquelle pactise l'âme déchirée de l'écrivain maudit dont la malédiction incarne une éternité de signes outragés. «L'homme est un animal raisonnable, c'est-à-dire un être à cheval sur deux mondes : le sensible et l'intelligible. Et sa vocation est de traduire le sensible en intelligible, à grand-peine et au prix de maintes erreurs.»<sup>7</sup> Pour ces erreurs, les mots lui en tiennent rigueur car pour les corriger il doit corrompre les mots et les pervertir à cause d'une syntaxe complice dont l'imposition se nomme usage ou tradition.

Les mots sont las de servir la bêtise des hommes au nom de la créativité.

### **Principales références bibliographiques**

<sup>1</sup> TOURNIER Michel, « Le premier couple du monde », in Les carnets de l'exotisme/les Carnets du GREFIC [Des chemins où l'on se perd. Hommage à Emmanuel Roblès], n°19/20, les Editions Torii, 1997, p. 28.

<sup>2</sup> LE CLEZIO Jean-Marie Gustave, L'Extase matérielle, Gallimard, Nice, 1940.

<sup>3</sup> M. LOCKE David, «Le pouvoir de la phrase », in La grande anthologie de la science-fiction [Histoires de la 4<sup>ème</sup> dimension], Le Livre de poche n° 3783, Librairie Générale Française, 1983, p. 75.

<sup>4</sup> BROWNE Thomas (1605-1682), [Religio Medici, II, 4].

<sup>5</sup> SAVATER Fernando, Politique à l'usage de mon fils, Editions du Seuil, in Brochure n° 303, Jan. / Fév. 1995, p. 22.

<sup>6</sup> CHATEAUBRIAND François René (de) (1768-1848), [Histoire de France].

<sup>7</sup> BOILEAU-NARCEJAC, Le roman policier. Que sais-je ?, PUF, Vendôme, 1975, p. 10.